

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
FrS 15.- au CCP 10-220 94-5

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

9 février 1991
paraît six fois par an
quatrième année

Les estampes tessinoises valent bien les japonaises

Passé inaperçu du grand public, cet ouvrage a reçu un accueil mitigé parmi les historiens suisses. Le Professeur C. Paff, dans le compte rendu qu'il en a donné pour la *Revue Suisse d'Histoire* (vol. 39, pp. 482-483) tient même l'auteur pour un traître à la patrie et un corrupteur de la jeunesse lorsqu'il l'assimile à «ces historiens qui considèrent la recherche historique comme une sorte de pathologie sociale se justifiant par la thérapie morale qu'elle pourrait inspirer» et à ceux «qui ne montrent que le côté peu reluisant du passé, notamment les inévitables compromissions des classes dirigeantes».

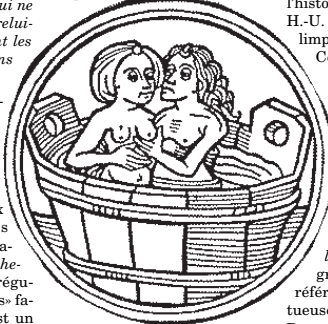
N'en déplaise à ce vénérable professeur d'histoire suisse, le travail de Marcelli est un ouvrage majeur qui fera date dans l'historiographie de notre pays. Contrairement aux nombreuses biographies apologétiques ou hagiographiques (disons même *lèche-bottes*) qui paraissent régulièrement sur les «grandes» familles suisses, ce livre est un pur produit de l'*histoire totale*, chère aux historiens des *Annales E.S.C.* — qui en ont d'ailleurs rendu un compte rendu élogieux par la plume de Maurice Agulhon — et met en relation l'histoire d'une famille et d'une région en les situant dans le contexte socio-politique européen.

Une famille de proxénètes

Les Procacci sont une famille d'imprimeurs et de proxénètes tessinois active à Bellinzona et à Locarno. Signalée dès le 13^e siècle, avec Ermenegildo (vers 1270) qui avait ouvert un lupanar à Bellinzona, fermé en 1269 sur intervention personnelle de l'évêque de Côme. Dès le 15^e siècle, une branche de la famille (admise à la bourgeoisie de Bellinzona en 1412) crée dans la ville un réseau de bordels et de triposts qui font de Protasio Giuseppe (*1437, †12.6.1513) un des hommes les plus riches et les plus influents du Conseil municipal (plusieurs fois chargé de missions importantes à Milan). Avec le soutien de Lodovico il Moro, Luchino (*1461, †1534) installe la première imprimerie à Bellinzona (1497). Cette entreprise familiale jouera un rôle déterminant dans la diffusion de la littérature pornographique bourguignonne au sud des Alpes, entre le 16^e et le 18^e siècle. Pour diversifier ses activités, la maison Procacci se lance au 17^e siècle dans l'impression de psautiers, grâce à Alessio qui avait établi des liens avec un réseau genevois spécialisée dans la diffusion d'ouvrages réformés en France (1).

Installée à Locarno, une autre branche de la famille, qui compte également deux jésuites, champions de la Contre-réforme, continue la tradition bordelière de la famille, avec l'appui des baillis bernois. Les

Procacci monopolisent de 1584 à 1798 la charge de receveur fiscal du val Verzasca et du Gambarogno, ce qui leur permet de blanchir aisément l'argent provenant des maisons closes. Le sort de la famille tourne radicalement en 1798. Compromis avec le régime des baillis, les Procacci durent s'exiler; quelques membres en vue de la famille, dont le chef du clan Pasquale, furent emprisonnés et trucidés par la po-



pulace dans la cour du Palazzo Jorio. Ralliée au nouveau régime, la branche de Bellinzona restera à la tête de l'imprimerie familiale jusqu'à la mort de Bernardo, décédé sans laisser d'héritiers en 1836.

Une démarche originale

«Un ouvrage est neuf non parce qu'il révèle des aspects inconnus sur telle période, tel domaine de l'histoire, mais parce qu'il recourt, pour produire ce savoir, à une démarche inédite» (2). Cette réflexion de Burguère s'adapte particulièrement bien à la recherche de Marcelli. Celui-ci n'a pas une approche linéaire et chronologique de la biographie, mais une vision somptueusement panoramique, quasiment stéréoscopique puisqu'elle fait toujours apparaître, derrière les personnages mis en scène, des institutions, des pays, voire des continents. C'est le cas par exemple avec l'évocation de Curzio Procacci (*17.9.1640 Bellinzona, †7.2.1712 Niederbipp BE) qui fréquente le *Collegium Helveticum* de Milan puis se rend à Edimbourg pour étudier la médecine; qui abandonne les études pour suivre en Afrique le fils d'un armateur portugais, avec lequel il s'associe pour le commerce d'esclaves entre le Congo et le Brésil. Rentré au Tessin en 1685, il entreprend une carrière littéraire. Publiciste et polygraphe infatigable, il publie 57 livres et plus de 600 brochures. Persécuté par ses frères à cause de ses idées religieuses (il était devenu *animiste* après son séjour en Afrique), il s'installe à Niederbipp, où il ouvre un atelier de poterie et se spécialise dans la fabrication de *boccalini* tessinois réputés dans le monde entier.

Un auteur en verve

Connu avant tout pour ses travaux sur la sociabilité et l'institution scolaire ainsi que par ses recherches genevoises (3), Marcelli nous révèle dans cette fresque un talent d'historien peu commun en Suisse. Un vocabulaire truculent, un souffle épique et une verve intarissable donnent aux analyses d'histoire sociale de l'auteur un petit air rebelaisien inhabituel dans les vallons embrumés de l'histoire suisse, d'où seul un H.-U. Jost émerge grâce à la limpide clarté de son style. R. Ceschi, chargé de cours dans diverses universités italiennes et fondateur de la savante *Rivista Insubrica*, nous apprend dans la préface que l'auteur est actuellement rédacteur responsable de l'édition italienne du futur *Dictionnaire Historique de la Suisse* (4). Si les biographies de cet ouvrage de référence sont aussi somptueuses que le livre sur les Procacci, précipitez-vous chez votre libraire préféré pour y souscrire. Notre seule réserve concerne l'absence d'illustration (à part sur la jaquette). Dans un livre ayant pour sujet des imprimeurs qui ont publié des centaines d'estampes grivoises, lestes et coquines, l'éditeur n'aurait pas dû soustraire à notre regard scientifique ces trésors d'enfer de bibliothèque. Espérons que Limmatverlag, qui annonce la traduction en allemand pour l'automne prochain, aura à cœur de les inclure, grâce au subsidie à la publication que Pro Helvetia mettra certainement à disposition. Les revues et les gazettes suisses romandes ont jusqu'à aujourd'hui ignoré ce livre; les éditeurs d'ici voudront peut-être effacer cet oubli en mettant à leur programme une traduction française de cet ouvrage tessinois ? (5)

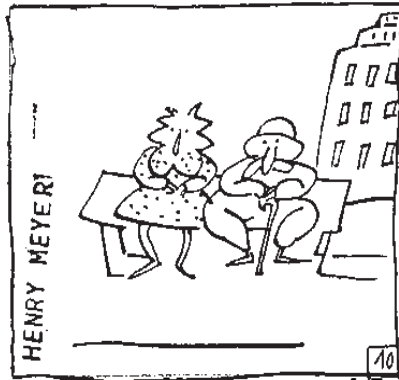
P. C.



Marco Marcelli
Una famiglia di stampatori scoianderati
Locarno, Armando Dadò,
1990, 252 p., Frs 29,80

- (1) Sur ce sujet voir l'ouvrage érudit de J.-D. Candau, *Les Psautiers de Genève*, 1986, pp.127-134
- (2) A. Burguère, *La compréhension en histoire*, in «Annales E.S.C.», 1990, p.125
- (3) *Histoire de l'Université de Genève*, 1987 et *La peine de mort à Genève au 19^e siècle*, in «Revue du Vieux-Genève», 1982
- (4) Dont trois éditions (française, allemande et italienne) de 12 volumes chacune devraient paraître vers 1998 si les rédacteurs tiennent le coup jusque là.
- (5) Appel du pied aux Editions d'En Bas, et ce n'est pas un coup audessus de la ceinture.

La modernité est partout : Ramuz en bandes dessinées



par Henry Meyer, pages 4-5



drogués vont jusqu'à pisser contre les fenêtres des bureaux de l'Assemblée fédérale, situées trois marches d'escalier plus haut. C'est pourtant le lieu de passage privilégiés [sic] pour les mères de famille et les touristes auxquels on a vanté les charmes de la terrasse du Palais fédéral.»

Raymond Gremaud, piqué in La Nouvelle Revue de Lausanne, 7 décembre 1990

«Si l'on accepte une enthousiaste description de la non analysable jubilation que procure la vision de ce film ou le recours à des éloges référentiels qui peuvent remonter, dans le cinéma français, de Rohmer, Pierre Kast, Bresson (Les dames du bois de Boulogne, 1945, d'après Diderot) à Renoir ou Sacha Guitry, la meilleure approche critique de La Discreète se trouve peut-être au détour d'un texte brillant de Jean-Noël Vuarnet : «Le joli temps» (collection Brèves, Editions Hatier, Paris 1990), évocation des philosophes et artistes sous la Régence et Louis XV.»

Freddy Buache, cinéphage in Le Matin, 13 janvier 1991

«Pourquoi vouloir à tout prix permettre aux enfants de coucher à droite et à gauche avec n'importe quel enfant ? Les enfants demandent des limites, car ils aiment s'y frotter, ça les rassure.»

Daniel Gutowski-Zumofen, in courrier des lecteurs de 24 Heures, 24 décembre 1990

«Les Mongols d'URSS ont su s'adapter aux dures conditions climatiques de leur région. Mais un

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
FrS 15.-
au CCP 10-220 94-5
Prix au n° : Fr 3.-
Collaborèrent à ce numéro:

Véronique Altamont
Serge-M. Bataillard
Jean-Charles Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Pierre Chessex
Alain Clavier
Emmanuel Graff
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Claude Pahud
Schüp
Marianne Sion
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tablin

L'index des articles et recettes parus dans La Distinction est disponible sur disquette. Mais à quoi pourrait-il servir ? La rédaction est responsable des manuscrits, tapuscrits et composés (disquettes Macintosh de préférence) qui lui sont envoyés.

grand nombre d'entre eux ne parlent toujours pas le russe.»

Légende de photo in 24 Heures, 12 janvier 1991

Un lecteur nous fait un petit signe en nous envoyant :

«Quand un jeune s'arrête dans la rue pour me saluer et me donner de ses nouvelles, je sais tout de suite qu'il va mieux et possède une chance de s'en sortir. S'il se contente d'un petit signe sans s'arrêter, je devine qu'il a rechuté.»

Bernard Theurillat, inspecteur de police à Delémont in Construire, 26 décembre 1990

Hors concours, signalons que le lauréat du très mérité Champignon d'Argent 1989 continue sur sa lancée :

«Si j'étais là-bas, je ferais péter tout ça rapido... Dans le fond, je préférerais être général que promoteur!»

Bernard Nicod, parlant du Golfe Persique in 24 Heures, 12 janvier 1991

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative.

Basta ! est une librairie indépendante.

Basta ! est spécialisée en sciences sociales,

Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,

Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs.



L'indig, le flic et l'esprit critique

Qui n'a jamais rêvé de lire une histoire des provocateurs et des indicateurs de police ? Elle existe désormais pour la France, tentée par Jean-Paul Brunet, spécialiste de Saint-Denis et de celui qui fut son maire entre-deux-guerres, l'abominable Doriot.

Pas d'illusions : les argousins ne dirigent pas le monde et on n'y trouvera pas de révision, déchirante ou allègre, de l'histoire de France. On y glanera quelques indications sur les structures policières (Préfecture, Sûreté, Renseignements Généraux, DST). L'essentiel consiste en une typologie : l'auteur distingue d'abord les indicateurs (vénaux, vengeurs ou, pas si fréquent, «tenus par un fil à la patte»). Ils peuvent être occasionnels ou professionnels. Ainsi, au siècle passé, concierges, voituriers et bistrotiers étaient pratiquement des correspondants de la police. En 68, on recruta de toute urgence des volontaires dans les universités, parfois grassement payés par des administrations ou des entreprises stipendiées en commandes d'Etat. Vient ensuite la catégorie des infiltrés, plus rare et plus délicate. L'auteur traite aussi des risques d'intoxication (le prétendu complot communiste de 1947) et de la provocation, pratiquée abondamment sous la Restauration et le Second Empire.

L'ampleur des moyens policiers impressionnera le militant de base : un million de FF fut versé au dénonciateur des dirigeants d'Action Directe en 1987; 81 inspecteurs en civil,

en sus des forces en uniforme, surveillaient une manif de 5000 communistes contre la guerre du Maroc en 1925; 4150 CRS et gendarmes mobiles et 426 hommes en civil étaient mobilisés pour une manifestation de cent vingt mille personnes à l'appel de la CGT en mars 1979.

Des sources fragmentaires

Le problème principal est, une fois encore, celui des sources, car elles sont le plus souvent codées par des services soucieux de protéger les informateurs, puis épurées avant d'être livrées aux archives, qui sont elles-mêmes épisodiquement détruites dans de grands accès purificateurs (les archives flambèrent avec la préfecture de police pendant la Commune). Mémoires, journaux, de nombreux témoignages oraux de policiers de premier plan et divers incidents célèbres complètent ce dossier lacunaire. On ne verra donc jamais que la silhouette de notre «héros».

Faute de sources complètes, l'auteur se rabat sur une collation d'anecdotes, toutes intéressantes, certaines un peu étiées : le premier journal anarchiste paraissant en France était payé par le préfet de police qui y écrivait parfois lui-même; Henri Girard, auteur avec Pelloutier du fameux *Qu'est-ce que la grève générale ?* était un indig, le premier secrétaire de la Fédération Anarchiste aussi; François Duprat, dirigeant d'Ordre Nouveau qui fit boum dans les années 70, mangeait à tous les râteliers. Par contre Gitton et Doriot, les

plus célèbres renégats du PCF n'étaient manifestement pas en lien avec la police, contrairement aux légendes stalinienne. Et en 1980 il y aurait eu encore une dizaine d'inspecteurs infiltrés chez Marchais à divers niveaux. La plus belle histoire est peut-être celle du secrétaire général de la Préfecture de police, mis en place par les révolutionnaires de 1848, qui était en fait un agent particulièrement zélé du régime déchu. Démasqué, il fut convoqué à un procès «révolutionnaire», dont le jury comportait un autre indicateur !

Peu de questions

La période couverte est si vaste — de la Restauration aux manifestations de 1986 (1) — que les conclusions sont vagues (la police ne s'intéresse pas aux groupements et idées balbutiantes, mais elle continue à surveiller intensément des groupes moribonds), voir carrément maïses (les périodes autoritaires sont plus ficardes que les autres).

En filigrane une question : n'a-t-on pas la police qu'on méritait ? On cherchera la réponse du côté des 400 000 lettres de délation qui suivirent l'écrasement de la Commune. Sous l'Occupation comme en mai-juin 68 la Préfecture fut submergée sous les dénonciations.

Mais, vu depuis ce que de jeunes poètes ont baptisé le «Ficheland», ce qui frappe surtout, c'est l'absence chez l'auteur de toute interrogation quant à la légitimité de telles pratiques. Il écrit ainsi, sans le moindre fr-

missement démocratique, qu'existent actuellement plusieurs dizaines de milliers de dossiers personnels aux RG (2). Pire : boulangistes, FLN, criminels de droit commun, stalinien, terroristes, OAS, blanquistes, Grand Orient de France, trossekystes, mouvements étudiants et autres sont traités à la même enseigne, celle de l'institution policière, qui surveille, qui obéit aux ordres, plus ou moins bien, plus ou moins intelligemment. Avec cette justification simplette : «*Le caractère dangereux ou non d'un mouvement ne s'apprécie vraiment qu'avec le recul du temps, le recul de l'historien en quelque sorte, et dans le doute il vaut mieux ne pas s'abstenir...*» (p. 73). Mais un historien, qui se nourrit d'archives, peut-il vexer ceux qui détiennent les clés du frigo ?

C. S.



Jean-Paul Brunet
La police de l'ombre
Indicateurs et provocateurs dans la France contemporaine
Seuil, octobre 1990, 347 p., Frs 39.90

- (1) Mais pas grand-chose sur la période 1940-1944, bizarre.
- (2) Ce qui, soit dit en passant et rapporté à la population, montre la distance que la France a encore à parcourir pour atteindre le perfectionnisme helvétique.

(Annonce)



Chronique philatélique

par Nestor Halambique



Une magnifique série soviétique et de bons projets suisses

La poste d'URSS a émis récemment une série consacrée aux espions les plus connus. On y trouve notamment, et pour 5 kopecks, le portrait de Kim Philby, agent célèbre entre tous.

On prête aux PTT helvétiques l'intention d'imiter leurs homologues soviétiques. Nous avons pu apercevoir, par exemple, la maquette, très soignée, du premier timbre de cette série.

(Annonce)

Expositions

Annemarie WÜRGLER

Sculptures

jusqu'au 23 février

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, Lausanne

Du mardi au samedi de 14h00 à 18h00

La Galerie Basta cherche de nouveaux gérants, activités et conditions à négocier.

S'adresser à la librairie du même nom



LA DISTINCTION
cherche diffuseurs en Suisse romande et au Bénélux
Conditions mirobolantes
(s'adresser à la rédaction)

Notre feuilletton : Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Rien n'est sacré, pas même la poésie : le recueil de Paul-René Martin, orné en outre d'un odieux photomontage, était une imposture.



Mimouni, mais fige et raisin

Partant du sentiment que certains pionniers des dimanches soirs de notre pays de veaux aux aurores mornes n'ont pas attendu ce somptueux et pertinent article sur Rachid Mimouni pour s'enflammer aux délices parfumés quoiqu'acidés de sa lecture, je m'adresse donc aux ignares, mal-lisants et autres castes sans honneur pour tâcher, dans une dernière tentative de diffusion de la bonne parole que ne renierait pas le libraire catholique de gauche de mon quartier, de leur montrer la voie de la vérité de ce monde impie-toyable que Baudrillard illustrait par ces lignes intergalactiquement inoubliables: «*Dieu existe, mais je n'y crois pas*», ce qui, même écrit il y a quelques semaines, conserve toute sa valeur et son actualité.

Dans le cas qui nous préoccupe, ou devrait nous préoccuper, nous sommes en présence d'un casus bien particulier, et d'autant plus rare: le scribus arabo-berberus francophilus genius, car le bougre, né il y a quelque 45 petites années entre Dunkerque et Tamanrasset, ou entre Alger et Tizi-Ouzou, le bougre, écrivais-je entre deux larmichettes néo-coloniales prestement écrasées, le bougre, donc et toujours, est professeur à l'école de Commerce d'Alger... mais je vous sens insatisfait de ces conclusions, et je poursuis la démonstration dans ce cas.

Rachid Mimouni mêle pour le plaisir des sens sans plomb ses souvenirs d'enfance frais comme des jouvencelles déflorées (pour les réclamations précisons qu'il s'agit d'une expression du bougre), une truculence démontrant à l'envi qu'elle n'est pas propriété privée des Bouches-du-Rhône, de Roger Hanin ou de la littérature mandingue, et une analyse multivariée, pluri-dimensionnelle mais mono-théiste (littéralement celui qui boit un thé) des moments cruciaux de l'histoire de l'Algérie: les années de l'indépendance, de libération, l'installation du pouvoir centralisé et de la bureaucratie, les premiers désenchantements, l'urbanisation des bleds, et bien d'autres réjouissances, mais la liste est longue et la phrase aussi.

Décapante analyse de la société algérienne

Du *Fleuve détourné* (1982), analyse du fossé entre acteurs d'une Révolution suspecte mais en marche, villageois en mal de quiétude et logique d'Etat engendrant la soumission, à *La Ceinture de l'Ogresse*, recueil de nouvelles ahuriss-

santes sur l'absurde administratif, en passant par le désormais sur-méta-célèbre *Honneur de la Tribu*, ou la destruction de l'âme par ceux qui sont chargés du bien du peuple, une même quête de cette âme algérienne guide ces textes magiques, malicieus, mordants. Le lecteur plonge jusque dans les recoins les plus intimes d'un peuple attachant, fortement perturbé par une réalité dont on lui a confisqué les commandements, et constate aussi bien les contradictions d'un système visant à transformer un pays en en changeant les gens de l'intérieur que celles des habitants des «bleds», de leurs manières différentes de s'adapter au pouvoir et de leurs rapports à l'Histoire. Quand, dans *Le Fleuve détourné*, l'Etat se propose, pour le bien du peuple, de couper tous les sexes masculins (je parle bien entendu des organes, les eunuques survivants auront rectifié d'eux-mêmes), le nouveau préfet de l'Honneur de la Tribu décrète des lois despotiques pour se venger d'on ne sait plus très bien quelle vieille histoire d'il y a bien des années, accablant des villageois coupables d'être ce qu'ils sont : spectateurs de la Révolution «par le peuple et pour le peuple».

Par cette décapante analyse de la société algérienne que ne renierait pas notre ami pied-noir Bourdieu (ils sont partout), Mimouni nous offre de précieux éléments pour comprendre l'Algérie contemporaine, avec ses FIS et ses pairs, en nous permettant de sortir des autoroutes trop bien balisées de l'islamisme, du panarabisme, des femmes voilées et des magasins vides. La richesse de la culture algérienne est trop éclatante dans l'œuvre de Mimouni pour retomber par la suite dans les clichés que nous entretenons tous plus ou moins consciemment (aidons la police, soyons nos propres gendarmes). Les textes de Mimouni sentent le bled comme la menthe dans le verre de thé, mais la méthode rachidienne peut s'appliquer partout : fondons le MRC (Mouvement pour la Redécouverte de la Complexité). A bon entendeur, Salam Aleikum...

E. G.



Rachid Mimouni
La ceinture de l'ogresse
Seghers, août 1990, 234 p., Frs 29.30

Idoles des années soixante

Lire une biographie, c'est lire un roman dont on connaît déjà la fin. Comme en plus on n'a biographe jamais que les gens arrivés, il y a toujours une morale à ces récits : né dans le ruisseau, il est aujourd'hui riche à millions; pauvre, faible et malade, il finit célèbre. Deux exemples.

Yves Montand, né en 1921
Après avoir asséché le marché des 30-40 ans, Hervé Hamon et Patrick Rotman s'attaquent aux quinquagénaires. Autre génération, autres mythes : fini le gauchisme héroïque et les barricades, nos duettistes spéléologues de la conscience de gauche font vibrer les souvenirs du cinoche et du musicale de la longue après-guerre. Autres méthodes aussi : peu d'esprit critique, aucun index et guère de rigueur (1), mais de l'émotion, des souvenirs et la cote annuelle au box-office, la clientèle potentielle ayant, a-t-on décidé, la nostalgie larvante. Déjà ce titre inepte : *«Tu vois, je n'ai rien oublié»*. A qui s'adresse-t-on ainsi, en le tutoyant ? A ses parents ? A Simoone, «toujours présente» ? A mon-cher-public ? Ou encore à mon-cher-public-qui-ne-pense-qu'à-Simoone ? On nage, on suffoque dans un tel océan de sentimentalisme abrutissant.

Né dans une famille réellement misérable, Montand avait un père vraiment communiste, dès la fondation du PCI, et un tonton chef du fascio local. Première -vraie- tragédie familiale. Persécuté, la famille choisit l'exil américain, qui s'arrêta à Marseille. Contrairement à son père et à la légende, Montand ne fut pas vraiment communiste ou résistant. Mais sa mauvaise conscience et Simone ne parvinrent pas pour autant à le retenir de partir à Moscou, avec souper chez Khrouchchev s'il vous plaît, en décembre 1956, en pleine répression de l'insurrection hongroise.

Deuxième tragédie familiale, le frère est secrétaire, bon stal, d'une fédération CGT. Rompre avec le parti, ce fut, nous révèle-t-on, rompre avec papa et frangin. Pénible certes, mais est-ce vraiment cette entrée

(Publicité)

Osez l'autre cinéma!

Programmation de qualité et projection soignée

Pas d'entracte pendant les films (sauf enfants)

Uniquement des versions originales (sauf enfants)

Prix spéciaux :
Enfants : 7 frs
AVS : 7 frs
Etudiants : 9 frs
à 18h00 - 8 frs

CITY CLUB

CINEMA CITY CLUB
36, AV. DE LAVALX
PULLY - 07178 68 68

dans la famille des Atrides planétaires : *«Le drame des Livii est la parabole des malheurs de ce siècle; les destinées des deux frères s'inscrivent dans l'histoire collective d'une génération qui crut que le communisme incarnait les espoirs de l'humanité»*. Anticomuniste comme il fut prosoviétique, avec esbroufe et emportement, torturé en lui-même, nous disent ses chroniqueurs. Un exemple parmi d'autres : en 1983, il reproche, avec Kouchner et Glucksmann, au gouvernement de tarder à s'engager au Tchad !

Sa notoriété conquise dès la fin de la guerre sur les planches, avec de bien belles chansons, fut confirmée au cinéma, avec quelques bons films. Mais de sa troisième carrière, acteur de TV, les plus jeunes peuvent aussi se souvenir avec émotion. Inoubliables compositions en économiste de bistrot (*Vive la crise*, 1983), en stratège planétaire (*La guerre en face*, 1985) et en vrai-faux-pseudo candidat à la présidence de la République (*Montand à domicile*, 1987, pour un cachet de 800 000 FF, révélé par le *Canard Enchaîné*, qui mit ainsi - en six chiffres et deux lettres - fin à cette pénible pantalonade) (2).

De l'Homme qui séduisit Piaf, Signoret et Monroe, le bon peuple attend la recette de la potion magique. On innove là, avec une vraie biographie sexuelle, ne nous épargnant rien, des exploits onanistes de sa jeunesse à ses rencontres de passage (une blonde du KGB même une fois, vous vous rendez compte Madame Michu !). Un mot pour Edith, qui le quittera pour les Compagnons de la Chanson (qui étaient neuf), une enquête policière pour Marilyn (quel jour ?, à quelle heure ?) et une longue litanie pour Simone, quasi-canonisée. Petit jeu : attribuer à chacune son dû, les citations sont de Montand lui-même, les auteurs se réfugiant toujours derrière ses paroles à chaque conquête : *«Nous avons fait la sieste et ne nous sommes plus quittés»*, *«Et sa tête pivote, mes lèvres dérapent. C'est un baiser superbe, tendre. Je suis à moitié sonné, je bafouille, je me redresse, déjà envahi par la culpabilité, me demandant ce qu'il m'arrive. Je ne me le demande pas longtemps... / Le lendemain...»* et *«Nous avons été amants, selon la formule consacrée, au bout d'une semaine»* (3).

Les questions intéressantes existent, flôlées par le livre. Comment devient-on français ? Comment un fils d'immigré italien, naturalisé à six ans, peut-il incarner jusqu'à la caricature l'être hexagonal ? Autre exemple donné par Hamon et Rotman, Francis Lemarque, quintessence de l'esprit parisien, auteur de nombreuses chansons de Montand dont l'impérissable *A Paris y a la Seine*(4), est arrivé du lointain Yiddishland d'Europe centrale à l'âge de trois ans.

Comment gagne-t-on l'Olympe des mémoires ? Comment expliquer ce celui qui passait entre Joe-Laurin, l'homme-phoque, et le ventrilope Thot

au casino d'Aix en septembre 1941 soit devenu une plus-que-vedette ? Pourquoi a-t-on oublié -définitivement, Dieu merci- Charpini et Brancato, qui passaient avec lui en première partie du spectacle de Piaf en juillet 1944 ? Le talent, la sincérité et le travail, annoncent à longueur de leurs six cents pages nos modernes fabulistes. Cela suffit-il ? On peut plutôt voir, et le livre l'esquisse, l'adéquation entre le mythe d'une époque (le prolétaire messianique de la reconstruction) et une légende personnelle (il ne fut dockeur que de l'automne 40 au printemps 41). Ou encore, sur un mode sociologique mineur, invoquer son apprentissage de coiffeur, avec la renversante capacité de cette corporation à tenir le propos moyen.

Roland Barthes, 1915-1980

Il y a bien sûr quelque sacrilège à remonter de là vers la biographie que publie Louis-Jean Calvet, contre la volonté explicite de Barthes (5). Le lecteur doit subir de longues justifications, dans un style répétitif un peu pataud qui imprègne tout le livre, comme une réaction de ruse au chuchotis précieux et hésitant qu'est la phrase roland-barthienne.

De Barthes, on ne retiendra probablement pas son apport à la linguistique, qu'il découvrit assez tard, à Alexandrie, en compagnie d'Algirdas Julien Greimas, le meilleur linguiste français qui soit né en Lituanie. Mais il restera -à jamais, comme dans les prières- celui qui voulut mettre du sens partout, du catch à l'eau minérale, là où tous ne voyaient que des évidences. En cela, notre époque lui doit beaucoup, pour le pire -la pollution (6)- et le meilleur -la dés-illusion, la critique sociale généralisée.

Comment put-on pour autant croire Barthes de gauche, voire même marxiste, lui dont la culture et les comportements restèrent résolument bourgeois ? Il fut certes socialiste sentimentally à la lecture de Jaurès, initié au trotskysme très tôt, à Leysin (7), mais il rejeta et fut violemment le «mouvement de Mai». Sa vie durant, il refusa toute prise de position politique, mis à part un pèlerinage en Chine et la rhétorique

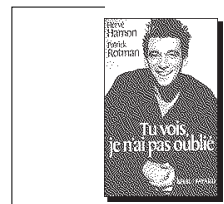
maofolle qui imprégna un moment la revue *Tel Quel*(8). Selon Calvet, cette fausse image dérive d'une situation anti-académique perçue comme un choix politique, alors qu'elle n'était que le produit purement accidentel d'une rupture de carrière.

La partie la plus émouvante du livre est celle qui retrace justement la maladie qui brisa ce cursus scolaire : l'horreur de la tuberculose, la barbarie des traitements et l'isolement des sanatoria, l'angoisse du malade qui sait les symptômes imperceptibles. Il en guérit, sans raison apparente et fuma comme un pompier le reste de son existence. Tubard et tabagique, toute une époque !

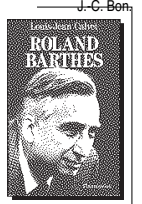
Sortant d'un repas avec le candidat Mitterrand (vengeance symbolique du pouvoir ?), il fut heurté par un camionnette (de -crois-je me souvenir-blanchisserie : vengeance symbolique de la société des apparences ?). Il mourut d'une insuffisance respiratoire, suite lointaine de sa tuberculose. Ils furent nombreux à croire et à écrire qu'en fait il se laissa mourir, miné par une moindre envie de vivre après la mort de sa mère. On osera imaginer que ce fut aussi un peu de la

conscience que les intellectuels devenaient des bêtes de cirque télévisées et non plus des maîtres à penser. Peut-être a-t-il pu se dire que sa place n'était plus là. Certes, il paya son tribut à la gloire, lui dont les places au séminaire étaient occupées trois heures à l'avance. Il n'omit pas de passer à Apostrophes, en 1977 avec Sagan, ou de se faire radiosoper par Jacques Chancel, l'ami de «notre ami le roi», mais le livre montre que ce fut de bien mauvais gré. Et en plus, il eut la discrétion de mourir quinze jours avant Sartre, ce qui fit presque passer inaperçue sa disparition.

Lecture achevée, et indépandamment des querelles, un peu odieuses, de captation



Hervé Hamon & Patrick Rotman
Tu vois, je n'ai pas oublié
Seuil/Fayard, septembre 1990,
632 p., Frs 47.70



Louis-Jean Calvet
Roland Barthes, 1915-1980
Flammarion, septembre 1990,
338 p., Frs 43.-

Le Monarque & son historiographe

Juin 58-juin 68, ce furent incontestablement les *années de Gaulle* (la dernière du règne ne constituant qu'un épilogue mélancolique). Décennie dramatique tant par les événements qui marquèrent l'histoire intérieure et extérieure de la France que par la stature exceptionnelle et prodigieusement théâtrale du personnage qui occupa presque seul le devant de la scène et parvint à donner à ses compatriotes et au monde l'illusion que le pays du camembert, du beaujolif et du Mirage pouvait se poser encore en grande puissance.

Si l'on jette un regard rétrospectif sur cette période et les publicistes qui en tirèrent le commentaire à chaud, on songe spontanément à Raymond Aron, le «spectateur engagé» du *Figaro*, qui symbolise à l'apex de sa seule figure présente dont put se prévaloir la *droite intelligente*, à Hubert Bréville-Méry, le janséniste directeur du *Monde*, ainsi qu'à Jean Daniel qui fit avec le succès ce que l'on sait du *Nouvel Obs* l'organe de la gauche cachemire et germano-pratine. On risque sim-

plement d'oublier Roger Fressoz, actuel directeur du *Canard Enchaîné*, qui, sous le pseudonyme d'André Ribaud et aidé des enlumineurs droitièrement grandiloquentes de Moisan, assumait pendant plus de dix ans dans les colonnes du célèbre volatile la *Chronique de la Cour* puis de la *Régence* (sous Pompidou).

A l'heure où le centenaire du *Grand Connétable* fournit le prétexte de nauséabonds débordements hagiographiques dans lesquels d'anciens gauchos intellectuellement ennemis se signalent tristement, les Editions Julliard ont la bonne idée de nous permettre de savourer à nouveau 41 chapitres choisis de ladite chronique, établis de 1960 à 1966. Un régal !

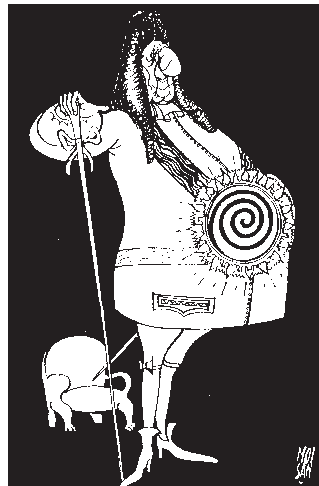
Ce petit chef-d'œuvre d'impertinence et d'érudition pulvérisa quelques idées reçues. 1°) Que les humoristes seraient des rigolos se dérobant devant le sérieux de leur sujet. Une fois de plus est administrée la preuve que pour pratiquer avec efficacité le deuxième degré, il

faudrait maîtriser parfaitement le premier et André Ribaud écrit toujours dans le *Canard*. Bien sûr, il n'y tient plus la *Chronique de la Cour* car si, au royaume de France, la République est toujours monarchique, cette fin de siècle est un peu molle. Mais il y donne régulièrement des éditoriaux, toujours très clairs et quelquefois étincelants.

Avis aux séduits : André Ribaud écrit toujours dans le *Canard*. Bien sûr, il n'y tient plus la *Chronique de la Cour* car si, au royaume de France, la République est toujours monarchique, cette fin de siècle est un peu molle. Mais il y donne régulièrement des éditoriaux, toujours très clairs et quelquefois étincelants.



André Ribaud
La Cour
Chroniques du Royaume
Dessins de Moisan
Julliard, octobre 1990,
383 p., Frs 30.80



L'Affaire Ramuz (4)



La Distinction se propose de publier diverses variations sur le texte de C.-F. Ramuz, «Viens te mettre à côté de moi sur le banc...», afin de permettre à chacun(e) de coller à la page idoine de son Livret de Famille la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées.

Proposition n° 7 : comique-stripes

Henry Meyer a commis une adaptation du texte de Ramuz en 194 bandes dessinées. Ci-contre les premières...

Proposition n° 8 : défectuosité

Nous avons retrouvé dans le fonds Ramuz une version dactylographiée probablement écrite pendant une période où l'écrivain n'avait à sa disposition qu'une machine à écrire défectueuse.

SORS donc un instant pour t'alongir sur mon banc, mami, tu y as droit; il va y avoir tantôt huit fois cinq ans qu'on vit à l'unisson.

Par un soir si doux, soir pour nous aussi, la fin s'approchant, tu as droit, vois-tu, à un court instant sans agitation.

Nos fils ont chacun un bon boulot, ils sont tous partis par monts ou par vaux; ainsi qu'auparavant, il n'y a plus qu'un duo. (...)

Il faut bâtir, ça s'abat; il faut bâtir plus fort, ça s'abat toujours.

Nos fils sont là, qu'il faut nourrir, couvrir, à qui il faut offrir instruction puis formation: jamais on n'a fini; parfois aussi ils sont souffrants; tu y passais la nuit, moi, j'abattais du travail du matin au soir.

Parfois on faiblit; nos ans vont s'accumulant mais nos bilans sont toujours insuffisants; alors on dirait qu'on suit un mauvais sillon.

tu vois, mami, ou quoi? (...)
C.F. RAMUZ

Proposition n°9 : synopsis haineux

Pour une adaptation cinématographique.

RÉVOIR un téléfilm (en temps réel) d'environ soixante minutes. Moins ne suffirait pas à rendre l'ennui confiné que secrète le troisième âge vécu dans la campagne profonde. Plus donnerait la nausée. Surtout, se garder de tout pathétisme.

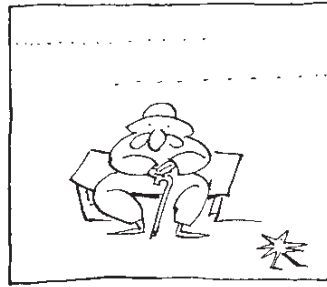
Ce qui tient lieu d'action se déroule dans un hameau de l'arrière-pays, un samedi d'été en fin d'après-midi. Vulgaires et bruyants, les jeunes enfourchent leurs rugissantes 500 cm³ et foncent vers un bal de village ou quelque autre divertissement vaguement hygiénique. Plan fixe sur la route empoudrée. Un chien borgne traverse le champ.

Puis, tandis que la caméra pivote lentement, travelling arrière jusqu'à hauteur d'une ferme vétuste. Zoom avant sur le banc devant la maison. Un vieillard y est assis qui invite sa compagne à le rejoindre. Plan moyen du couple; ensuite, plan rapproché des jambes: celles de la femme, boursouflées, sont entourées de bandes.

A partir de cet instant, faire alterner plans américains et gros plans d'elle ou de lui, selon le rythme laborieux de leurs répliques. Seules dérogations: un zoom avant sur l'inévitable bac de géraniums posé à même le rebord de la fenêtre, deux travellings ascendants par-delà la palissade du potager, afin de fixer sur pellicule la progressive dégoulinade

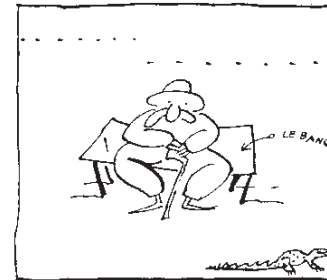
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



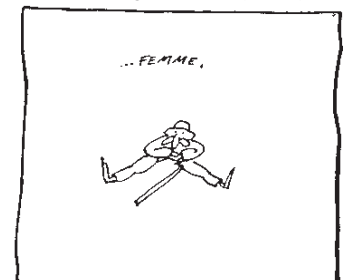
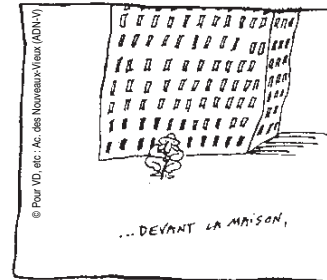
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



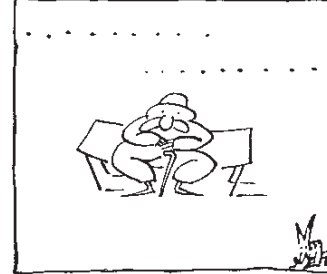
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



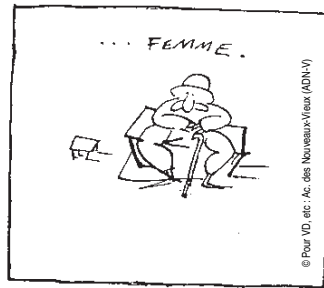
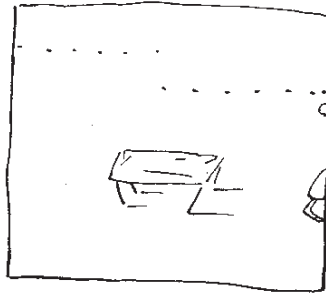
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



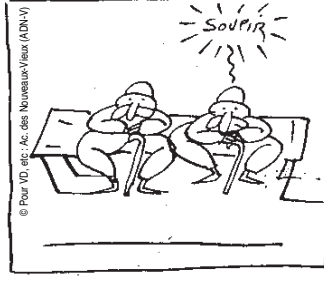
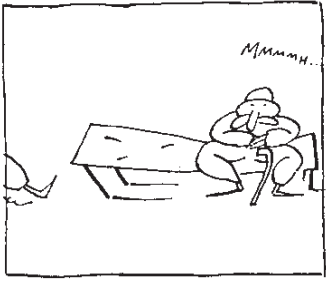
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



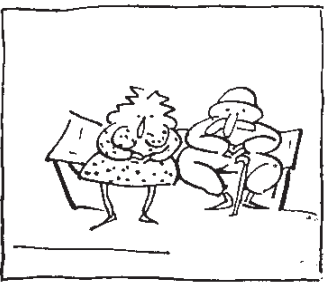
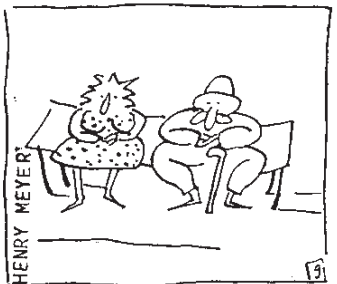
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



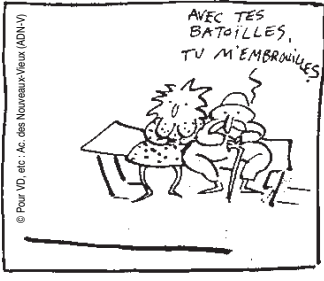
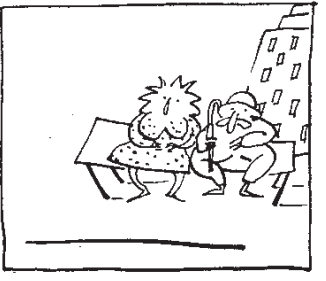
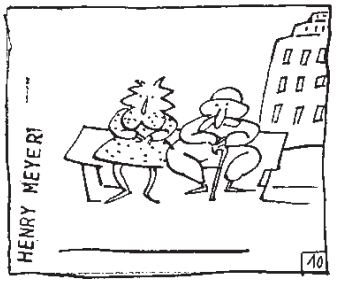
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



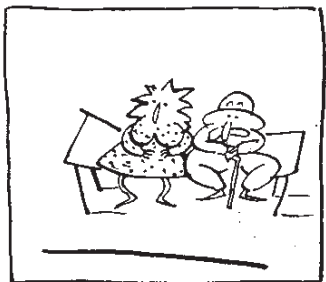
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



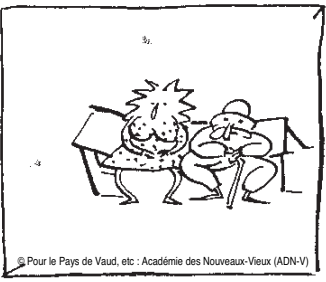
L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



dans le soir d'un crépuscule sucré plus carte postale que nature, une plongée surprise sur les nuques -boudinées, striées de rides -du vieux et de la vieille.

Le couple sera donc montré sans complaisance, hébété par quarante ans de vie commune. Elle : énorme, inerte, monstrueuse; lui : affalé, bedonnant. Leurs chairs avachies n'expriment plus que l'entêtement à durer. Plusieurs fois, le vieux pourrait se racler la gorge dans la vaine tentative d'expulser vers le haut une glaire opiniâtre.

Tous deux ont la parole embarrassée. C'est lui surtout qui parle, (elle est affligée de sinusite chronique et déjà tout à la torpeur d'une digestion lourde). Il faut faire sentir que ces deux-là n'ont plus rien à se dire et que, maintenant qu'ils auraient le loisir de s'en apercevoir, ils sont trop abrutis.

Le vieux soliloque. Il évoque les enfants qui viendront peut-être pour le Jeune fédéral — sans doute ne viendront pas; la fille Bolomey qui ne veut pas se marier en blanc, le toit qui a encore perdu une tuile, le carrelage dont certaines catelles menacent de se décoller.

Le problème sera de trouver une chute. On peut imaginer qu'avisant Alois Chaudet au bras de sa femme, une «pas blanche» qu'il a épousée par petites annonces, le vieux s'abandonne à une remarque aigre. Ou, mieux, il se plaindrait de ne plus retrouver son mousqueton qu'il comptait graisser et l'on découvrirait, en contre-plongée, la vieille endormie sur le banc, la bouche ouverte.

LOUIS-FERDINAND CHÉDID

Proposition n° 10 : av. de Rumine

Version démisérabilisée, haut-standing.

HERÈ amie, puis-je me permettre de vous inviter à vous étendre à mes côtés quelque instant sur le grand canapé de cuir de notre terrasse panoramique? Vous méritez bien une petite pause avant l'arrivée des premiers invités à la grande cérémonie que nous offrons à l'occasion de nos noces de rubis.

Quelle merveilleuse soirée où le ciel manifeste de toutes ses étoiles la réussite de ma carrière, réussite dont le mérite revient pour une bonne part à vos talents d'hôtesse. Vous avez bien droit à un moment de méditation après avoir passé la journée à surveiller le personnel et veiller à ce que les cuisiniers de chez Manuel se surpassassent.

L'avenir de nos enfants est maintenant assuré: Pierre-Antoine sera bientôt directeur de banque, Jean-Christophe, après une période d'amours tumultueuses qui nous fit craindre le pire, a convoqué avec la fille de notre Conseiller d'Etat et ami, il fait une carrière fulgurante et simultanée dans l'armée et dans les assurances; ainsi nous retrouvons-nous comme au début tout seuls au milieu de nos domestiques. Chère amie, vous en souvient-il? Nous n'avions que la maison d'Epalinges offerte par vos parents. Et je n'étais que premier secrétaire dans l'étude de père. Nous tirâmes quelque peu le diable par la queue, si vous voulez bien me pardonner cette expression triviale. Nous dûmes lutter pour nous offrir le chalet de Verbier.

Follement épris l'un de l'autre, nous ignorions à vrai dire les terribles épreuves que la société nous réservait.

Notre voyage de noces, au cours duquel nous apprîmes à dominer nos instincts, ne dura qu'un mois, et dès notre retour d'Afrique nous commençâmes sans attendre à lutter pour assurer notre entrée dans le monde. (...)

Vous en souvient-il, ma chère?

M^e U. DE RAHM

Vous avez du mou pour la tête ? -Voilà enfin une sociologie molle pour société molle !

Les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire produisent des «intellectuels» à leur mesure. Voilà le nouveau sociologue helvétique, qui fait de la sociologie sans danger, sans effets secondaires, ni premiers d'ailleurs.

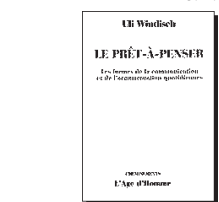
Après avoir démolé (c'est son avis !), en vrac, Karl Marx, Jürgen Habermas, les sociologues, l'esprit spéculatif et/ou critique, qui ne produiraient que du slogan, il recentre cette science vilipendée. Il la visse même dans, j'ose à peine le dire, le nombril de l'homme de la rue, du petit bourgeois. Et Windisch de s'installer sur la bedaine arrondie et mollement confortable du quidam suisse, pour le regarder dans les yeux.

Pour s'éviter d'avoir à prendre en compte de sulfureuses «classes sociales» pour analyser leur société, les américains avaient démultiplié les catégories sociales, de sous-catégories en sous-groupes intermédiaires, voulant dissoudre les antagonismes par la multiplication à l'infini. C'est ce que Windisch tente de faire, par l'envers, en fondant les gens dans une créature frankensteinienne, «Monsieur-Tout-le-Monde». On baptisera désormais ce stratagème du nom de «filtre U.W.».

Windisch s'attaque dans la foulée à l'attitude «souponneuse» des sociologues critiques. Le soupçon empoisonne l'analyse sociale. Il portait ces sociologues paranoïaques à

suspecter les acteurs sociaux d'avoir des intentions, cachées, des stratégies intéressées. Alors que si l'individu est seul, autonome, ses actes «parlent vrai». Il suffit de les observer tels quels. Il n'est plus intéressant de savoir ce qui amène les idées dans la tête des hommes (il faudrait alors intégrer quelque chose de l'ordre de l'idée d'«aliénation»), mais juste de s'extasier sur leur créativité à trouver des auto-justifications (par exemple pour leurs idées racistes).

Et à force de vouloir conforter le Suisse moyen dans sa quiétude, de refuser de tenter une pensée un tant soit peu globale, Windisch fait de la microsociologie ennuyeuse et, ce qui est moins pardonnable, stérile, inutile. Il devrait relire Goffmann, qui dans ce registre n'a pas eu besoin d'assassiner bêtement Marx et consorts pour dire des choses passionnantes.



Uli Windisch
Le Prêt-à-penser
Les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes
L'Âge d'Homme, août 1990,
226 p., Frs 27.-

De quart en quart

D'où vient donc cette étrange fascination pour les marins ?

«Homme libre toujours tu chériras la mer», prétendait-il.

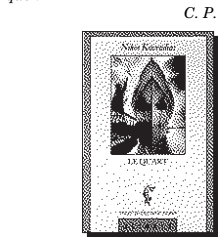
Mais machine arrière toute ! Pas question avec Kavvadias de héros merveilleux, d'aventures exaltantes, de hauts faits tropicaux, de détails exotiques qui inclinent à des rêveries embaumées, de rivages accueillants parcourus de brises iodées. Pas de ça : du cambouis, de la merde, de l'alcool frelaté. Les récits, les confidences que se font les marins pendant qu'ils se succèdent sans trêve à leur tour de quart n'ont rien à voir avec des contes pour enfants de cœur. Bien entendu c'est de minuit à quatre heures, pendant le quart le plus dur, que se font les aveux les plus terribles, que se confessent les avanies les plus putrides, se dévoilent les blessures les plus infectées, les plaies qui purulent à perpétuité. Et parfois quand la confiance se fait totale, du bout des lèvres, le marin laisse deviner une bonne action commise il y a longtemps.

Le fond de leurs histoires ? Aux quatre quarts, presque, des femmes. Quasi toutes putains, ou épouses infidèles, ou mères mortes depuis longtemps. D'entre les trois, la putain est la vraie femme du marin, celle qui l'attend partout

où il accoste, qui le suit vague à vague. Vénale, voleuse, menteuse, laide ou belle, elle se donne encore et encore pour trois cigarettes mouillées, deux pièces de monnaie, même rien, avec des bacilles en prime, à l'œil, qui tiennent le bas-ventre du marin au chaud pendant les longues traversées, dans sa cellule flottante.

Pourtant le pire des chancres qu'ils traînent, c'est cette carcasse métallique, qui les enferme et les déplace, sans laquelle ils ne sont rien et qui les coupe du monde, qui les isole et les nourrit.

Ce qui les pousse ? L'amour de la mer ? La haine de la terre plutôt. Et le marin de Kavvadias de se moquer : «Alors, terrien de mes fesses, comment tu la mène, toi, ta putain de barque ?»



Nikos Kavvadias
Le Quart
Climats, mars 1990, 276 p., Frs 30.20

Journaux de guerre

De notre correspondant
aux Baignolles

Tombé un peu par hasard sur les *Journaux de Guerre* d'Ernst Jünger, je m'y suis plongé avec une sorte de fascination interrogative. Comment un ancien combattant (1), a priori dégoûté pour longtemps des horreurs de la guerre peut-il s'y replonger ? Et comment peut-il ne jamais laisser transparaître, dans ses *Promenades et Jardins* (2), le moindre doute sur ce qu'il fait ?

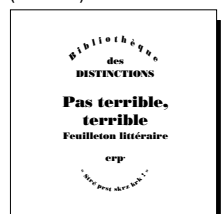
Jünger n'est pourtant pas un nazi : pas une seule ligne positive à propos d'Hitler, grotesquement affublé du pseudonyme de «Kniebobo» (?) (Goebbels est «Grandgouschier» : expressif, non?). Un ami, lettré et germanophone m'a certifié que pour sa génération (notre génération, donc, happy baby boomers), Jünger est l'incarnation de la réaction dans ce qu'elle pouvait avoir de plus diabolique au milieu des années soixante. Ce que la verve nominaliste des vrais révolutionnaires nomme un *fasciste* (Maman!). Mais est-ce bien le propre du *fasciste* de n'avoir point de doutes sur la guerre qu'il mène ? A ce taux là, il faudrait se résoudre à faire entrer Marc Bloch (3), capitaine comme Jünger, plus âgé de neuf ans, ancien combattant lui-aussi, volontaire à cinquante-trois ans pour se battre contre ceux qui finiront par le fusiller, dans les rangs des *fascistes*. Difficile, voire franchement abusif...

Mais alors qui ? Il faudrait peut-être se pencher sur la délicate notion de *patriote*, galvaudée par des devises aussi blafardes que *Liberté et Patrie* ? Et peut-être que Jünger et Bloch se battaient pour une France et une Allemagne dépourvues d'adjectifs appendiculaires politisés ? Délicat.

Enfin, alors qu'il avance dans la campagne française, sans essayer le moindre coup de feu, le capitaine Jünger se préoccupe de la santé de ses hommes. Il cherche à leur fournir le meilleur coucher possible, veille à ce que les pillages se déroulent dans certaines limites : celles qui réservent aux officiers les grands bourgognes (peu de bords, apparemment dans les caves de la débâcle), fait remettre en état les châteaux dans lesquels il aime faire établir ses cantonnements... Une caricature d'officier allemand *korrekt*, comme on n'ose plus les montrer dans les navets français sur l'occupance et la résistance. Et pourtant, rien ne sonne faux dans ces journaux de guerre.

Mêlé de près à la tentative d'assassinat de Hitler de juillet 1944, Jünger est mis à l'écart par les nazis. Les pages racontant les luttes d'influence entre la Wehrmacht et les SS, désignés globalement comme les «lémures», ne laissent pas d'intriguer : ainsi donc tout n'était

(Publicité)



pas monolithique... En tous les cas, elles permettent de s'assurer que le premier colonel venu savait assez précisément ce que faisaient les Sonderkommandos SS en Pologne (4).

Renvoyé à son entomologie, qu'il n'a d'ailleurs cessé de pratiquer sous l'uniforme, Jünger décrit d'un œil clinique la désagrégation de l'Allemagne nazie. On remarquera en passant qu'il ne mentionne les Américains qu'après le débarquement de Normandie. Jus- qu'alors les ennemis sont le Russe et l'Anglais : mais de GI, point (5).

Piqué par je ne sais quelle mouche, j'ai pensé après avoir refermé Jünger qu'une lecture serait intéressante. Pourquoi ne pas se replonger dans ces *Carnets de la Drôle de Guerre* (op. posthume) publiés naguère par les héritiers de Sartre ? Entre le philosophe français et le penseur allemand, il y aurait peut-être matière à dessiner une image fine de la dernière guerre...

Les lectures parallèles sont parfois cruelles. Ici, c'est Sartre qui en prend plein la gueule. Je dois confesser que j'ai arrêté ma relecture au bout de cent cinquante pages d'un journal étouffant de prétention normalienne condescendante. «Je m'amuse à leur apprendre la liberté», note Sartre, avec gourmandise, à propos de ses rapports avec l'ouvrier, le paysan et le négociant qui sont ses compagnons... quel chic ! Pas l'ombre d'une réflexion sur la situation politique, sur les motifs qui pourraient justifier un engagement contre l'Allemagne nazie. Sartre a pourtant passé une année à Berlin, en 1933, année chaude pour la littérature allemande (à peu près 451 degrés Fahrenheit). Mais le jeune philosophe français brûlait de découvrir Heidegger qui, lui, n'était pas encore grillé... Bon, Jünger est aussi silencieux sur ce point, mais il ne se dit par le soir en se couchant qu'il devrait peut-être s'engager dans l'infanterie, au lieu de rester planqué. Lorsque Jünger pense guerre, Sartre réfléchit à son moi (6). Bref, une accumulation de rodomontades intellectualisantes, cédant sans vergogne aux vertiges masturbatoires du jargon philosophe. Et voici sans doute ce qui explique la conversion militante du Sartre d'après-guerre, prêchant l'engagement des intellectuels, ce qui est bien et juste, mais choissant avec une touchante régularité le camp des cons et des intolérants, de peur de tomber dans celui des «salauds».

Lire Sartre après Jünger permet de mieux comprendre comment on peut aisément de se passer de philosophe pour comprendre le monde. Certes, Sartre a rectifié le tir après la guerre et ses notes n'étaient pas destinées à la publication. Mais peut-être s'y est-il montré le plus sincère ?

Au bout du compte, le seul

avantage de la lecture des *Carnets de la Drôle de Guerre* sur celle des *Journaux de guerre* est que les premiers bénéficient d'un remarquable travail d'édition, éclairant chaque référence, expliquant chaque situation et chaque personnage. Rien de tout cela chez Jünger : ce n'est qu'au bout de plusieurs dizaines de pages qu'on finit par comprendre que «Perpetua» est sa femme... pas une note pour le signaler (7).

En définitive, le distingué lecteur peut opter entre un réactionnaire qui intrigue et surprend et un prégauchiste qui casse les pieds : bon choix Messieurs...
J.-C. B.



Ernst Jünger
Journaux de Guerre
Julliard, 1990, 779 p., Frs. 46.00
(Parus en édition de poche, moins chers, moins jolis)



Jean-Paul Sartre
Carnets de la Drôle de Guerre
Gallimard, 1900, 432 p., Frs. 27.80

De l'état de nature

Il y a le père, un aventurier du progrès. C'est lui qui a imposé à sa horde l'abandon des arbres pour le confort tout relatif d'une caverne. La vie au sol n'est pourtant pas toujours facile. A cause notamment des grands félins, peu tendres avec ces nouveaux concurrents : «Nous n'osions pas nous mettre en travers de leur route. D'une dent ferme, ils limitaient notre croissance démographique, et c'était sans remède, hors celui de remonter dans les arbres, autrement dit d'abandonner toute l'aventure comme une affaire mal engagée.» Heureusement, le père amène un soir un tison à la maison... L'existence en est tout de suite facilitée. Pas encore d'un point de vue culinaire, ça viendra plus tard, mais d'un point de vue sécuritaire : les bêtes sauvages se méfient du feu. L'oncle Vanias aussi, du reste. Il continue à vivre dans les arbres, se défie du changement et reprouve les agissements de son frère. Lorsqu'il fait trop froid, il vient pourtant se réchauffer, l'air de rien, et entame alors la discussion. D'abord avec des arguments sorniois : «Il est licite de tailler des cailloux, car c'est rester dans les voies de la nature. Pourvu, toutefois, qu'on ne se mette pas à en dépendre trop : la pierre taillée pour l'homme, non l'homme pour la pierre taillée.» Ça se termine toujours mal, avec Vania qui claque la porte en hurlant son slogan, «Back to the trees!» Il y a les

(1) 22 blessures, décoration multiples, etc... pour trois ans en toute première ligne. Jünger commandait une compagnie d'assaut, chargé d'ouvrir la route aux autres. En clair, de la chair à canon premier choix.

(2) Ecrit pendant la «Drôle de guerre» et la campagne de France, publié dès 1941, version française à Paris un an plus tard : rapide traduction, non ?

(3) Son *Etrange Défaite* a été épluchée dans une récente *Distinction*.

(4) Ce qui implique évidemment qu'un lieutenant autrichien, chargé des liaisons entre états-majors dans les Balkans, savait forcément que l'on massacrait les juifs... (Exemple pris au hasard)

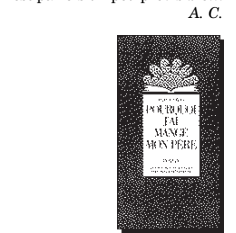
(5) Voilà qui devrait motiver certaines ardeurs historiéres tendant, au vu de leur situation économique déjà dominante, à présenter les Etats-Unis de 1919 comme une puissance dominante le monde.

(6) Qu'on ne lise pas ici une apologie sournoise du militarisme. On me permettra pourtant de penser qu'en 1939, il aurait peut-être mieux valu que plus de gens pensent «guerre», surtout du côté français.

(8) Mais peut-être fallait-il se souvenir que «La donna e mobile» et que la Perpetua ne pouvait donc que l'être - mobile - et donc femme...

enfants, enfin ceux qui ont échappé d'une mortalité infantile encore importante à l'époque. Des moutards débrouillards. Un peu trop aux yeux de leur génitrice qui est du style «va tailler tes silex, sale gosse!». Mais qui donneront de grandes satisfactions à leur père : exogamie, progrès techniques et moraux divers, concurrence technologique avec la tribu voisine. Jusqu'au jour fatal...

Les petits romans désopilants sont rares. Voilà donc un livre rare, et très recommandable. Même si l'utilisation systématique d'un langage moderne par ses héros pithécanthropes est parfois un peu prévisible...
A. C.



Roy Lewis
Pourquoi j'ai mangé mon père
Actes Sud, 1990, 162 p., Frs 26.20

Jean-Jacques Rousseau
Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes
Plusieurs éditions disponibles (GF, par exemple), très instructif, surtout après Lewis, un peu moins rigolo peut-être, quoique le milieu de la note X, par exemple...

Offre exceptionnelle

Pas terrible, terrible, feuilleton littéraire collectif à contraintes, paru en 12 tranches d'octobre 1987 à septembre 1989 dans *La Distinction*.

Un volume de 50 pages, composé en caractère Garamond corps 11, 17 x 14,5 cm, avec préluade, douze chapitres, épilogue, résumés en français et en anglais. La table des matières, scellée, révèle les contraintes et les auteurs.

Prix de souscription : Frs 5.- (au lieu de Frs 7.-)

CCP de l'Institut (10 - 220 94 - 5), mention «Pas terrible»

Etrange Russie...

Quel effet ça peut bien faire d'avoir un papa, un oncle, un frère ou un mari tué devant Budapest, Varsovie ou Prague et d'être traité comme de la merde quand on visite ces villes ? C'est ce genre de question qu'on finit par se poser en lisant le très brillant ouvrage de Jean-Marie Chauvier sur l'URSS.

Voici enfin un livre qui abandonne les spéculations kremlologisantes à la Carrère d'Encausse, toujours biaisées par des a priori idéologiques (1) et qui dresse un tableau de la société soviétique, semblable à ceux que l'on peut faire de notre monde, en utilisant judicieusement des sondages, des statistiques, des témoignages personnels, en dépolluant attentivement la presse russe, qui laissait malgré tout passer quelques informations, mais oui, avant Gorbine.

Evidemment, les soviétiques sont privés depuis longtemps de toute participation à la politique (2), mais lorsqu'on voit l'utilisation restreinte que font les Suisses de leurs droits, on commence à se figurer qu'on peut aussi, hélas, vivre sans. De plus, l'équipe de Brejnev a, dès 1964, très nettement relâché l'emprise policière sur la population, et consenti des avantages matériels, permettant l'installation, bon an, mal an, d'une vie tolérable pour les citoyens soviétiques, consentant à être frustrés du politique (3). C'est ce quotidien que Chauvier aborde: ce que l'on bouffe, ce que l'on chante (4), comment on se débrouille dans une économie de semi-pénurie (5). Comment les dissidents souffrent plus de la pression sociale de voisins qui n'apprécient pas les originaux (6), que des persécutions du KGB, qui tend à les ignorer.

Les passages les plus intéressants concernent la mise en

place des équipes réformatrices, au sein même de l'appareil communiste «fossilisé». Les gorbatchéviens sont le produit d'une longue réflexion, ils n'ont pas fini de trimer, mais il y a longtemps qu'ils ont commencé.

Marc Ferro, co-sous-pape de l'École des Annales, avait en son temps produit une intéressante *Histoire de la Révolution Russe*. Confiant dans les ressources de l'explication historique, il nous propose aujourd'hui un essai sur les *Origines de la Perestroïka*. Sa tentative illustre les limites de l'historicisme. Il faut en effet des efforts pour admettre que Gorbatchev prend sa source chez Lénine et Staline. De plus, lorsque Ferro avance l'hypothèse, intéressante, d'une «déplébation» du pouvoir soviétique, expliquant la perestroïka, il se met un peu la droite dans l'œil. Il y a belle lurette (7) que les prolétaires ne sont plus au pouvoir en Union Soviétique. Belle bourde chronologique, même pour un «nouvel historien».

Lisez donc plutôt Chauvier que Ferro, à moins que vous ne vouliez, un peu scolairement, vous remettre en tête les étapes de l'histoire de l'URSS.

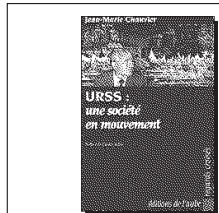
Mais, de ce point de vue, il y a mieux. Nicholas V. Riasanovsky intègre cette histoire à celle,

combien plus vaste, de la Russie (des origines à nos jours, comme il se doit). Son texte est un classique, probablement lecture obligatoire pour tous les étudiants de Princeton depuis 1963, date de la première édition en anglais. Il surprend d'abord le professionnel par la discrétion de l'appareil critique. Sacrifiant à la lisibilité, Riasanovsky se passe de notes (8), et son texte se lit d'un trait sans qu'on ressente le moindre essoufflement, même dans les chapitres délicats d'histoire économique. Et les voilà, tous les prédécesseurs de Lénine et de Gorbine, les tsars maniaques, les paysans toujours prêts à la révolte armée, les intriguants de palais, les guerres ruineuses, les immenses écrivains d'il y a cent ans et après eux, les bolchévistes intransigeants, les éliminateurs sans scrupules et les technocrates des plans quinquennaux. C'est ce que votre journaliste littéraire habituel appelle «une grande fresque historique», ça a la saveur de l'érudition anglo-saxonne bien digérée, c'est bon et c'est bien...

Amis russophiles, à vos livres !

J.-C. B

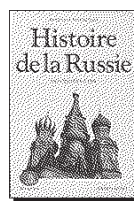
(1) Forcément : qui, à part quelques allumés, trouvait Brejnev sympathique ? Avec de pareils sourcils...



Jean-Marie Chauvier
URSS : une société en mouvement
L'Aube, mai 1990, 450 p., Frs 42.70



Marc Ferro
Les origines de la perestroïka
Ramsay, 1990, 147 p., Frs 29.90



Nicholas V. Riasanovsky
Histoire de la Russie
Laffont, 1987, 843 p., Frs. 36.90



TOQUÉ, LE CHEF

ILS ONT DES CHAPEAUX BEURRE
FRAIS, VIVENT LES BÉARNAIS !

(Publicité)

Prenez un verre de bon vinaigre de vin, rouge de préférence. Si vous n'en avez pas, prenez un vinaigre d'une autre couleur, au risque de vous faire accuser d'avoir tourné votre veste. Mettez sur le feu avec 3-4 échalotes débitées en morceaux joliment oblongs et une branche d'estragon frais et grossièrement coupé. Ou le contraire.

Récitez à haute voix et sans lire ce petit dialogue :

— Va donc, eh ! chalote !
— Toi alors, t'es extra gon !
Salez et poivrez délicatement et

laissez réduire, à petit feu, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une masse et presque plus de vinaigre. Retirez du feu avant que tout ne brûle.

Battez légèrement 3 à 4 jaunes d'œufs, et mettez-les dans une casserole à bain-marie, c'est plus prudent. Ajoutez, alternativement et à petites doses, environ 80 à 100 grammes de beurre frais coupé en menus morceaux et la mixture à base d'échalotes. Dans ce pays en effet, l'alternative ne se digère qu'à toutes petites doses... Mélangez

continuellement avec une cuillère en bois.

La sauce est prête quand elle a une consistance crémeuse, voire même mayonnaiseuse. Attention: sauce bouillie, sauce foutue ! A moins que vous ne rajoutiez tout de suite quelques gouttes d'eau froide, ce qui permet, dans le meilleur des cas, de la récupérer. Comme quoi l'eau peut avoir des vertus insoupçonnées...

Servez chaud avec une viande rouge.

Le maître-coq

«Un prêtre a dit un jour qu'il considérait qu'un homme commettait un plus grand péché en passant ses jours et ses nuits à jouer au GO qu'en se rendant coupable d'un des quatre Grands Crimes ou d'une des cinq Grands Offenses.»



Jeux de go en vente à la librairie Basta !

Urabe Kenko, Tsuzuregusa, 111 | Cité par Pérec, Lussion et Roubaud, *Petit traité invitant à la découverte de l'art subtil du go*, Bourgois, 1986

FÉVRIER 1991



Christian Baudelot & Roger Establot
Le niveau monte
Réfutation d'une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles
Seuil, septembre 1990, 197 p., Frs 9.90

A l'occasion de la réédition en poche de ce petit ouvrage paru début 1989, ne manquez pas l'occasion de rayer de votre vocabulaire et de votre pensée la notion de *baisse de niveau* appliquée aux générations montantes et à l'institution scolaire.

Très argumenté, ce bouquin règle la question. En 1883, 8% des jeunes Français accèdent au certificat d'études (3% au bac), surtout dans le Nord; en 1980, ils sont 18% à avoir leur bac, surtout au Sud. Plus il y a de scolarisation, plus le niveau baisserait : de telles arguties impliquent comme remède la suppression pure et simple de l'école.

Une autre hydre contemporaine, l'analphabétisme tentaculaire, en sort malmené : 17% des conscrits français étaient incapables d'écrire leur nom en 1880 contre 0,8% en 1984. Certes, il semble exister un noyau irréductible de 10 à 15% d'élevés rétifs à l'école. Le niveau global de formation et d'exigences s'élevait régulièrement depuis plus d'un siècle, ils sont à la fois de moins en moins nombreux et de plus en plus menacés par la précarité de leur bagage.

Beaucoup plus probante que la notion de niveau, l'auteur établit une corrélation entre le produit national d'un pays et le pourcentage d'étudiants. Aisance économique et niveau de formation vont de pair. Par extrapolation, le prix à payer pour le slogan chevènementiste «mener 80% d'une volée au bac» serait un PN *per capita* de 40 000 \$ (en 1982, la France était à 11 000 \$)...

Si le progrès est souvent une illusion, la *décadence* est toujours une vieille idée de vieux. Déjà Socrate se lamentait : «Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe, ils sont mal élevés, méprisent l'autorité, n'ont aucun respect pour leurs aînés et bavardent au lieu de travailler...» (S.-M. B.)



Samuel Beckett
Proust
Minuit, octobre 1990, 122 p., Frs 17.90

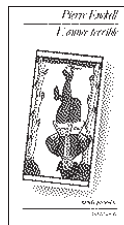
Cet ouvrage de jeunesse de Beckett, qui vient d'être traduit en français et publié aux Editions de Minuit, constitue un brillant discours de la méthode proustienne.

Pour Beckett comme pour Proust, le temps est «un cancer», un «monstre bicéphale de damnation et de salut».

De damnation d'abord, l'occurrence de loin la plus fréquente ! Le temps, en effet, nous transforme sans cesse, inexorablement, nous interdisant ainsi l'accomplissement, c'est-à-dire l'identification du sujet à l'objet de son désir, lui-même changeant. La désillusion, la souffrance, seraient donc constantes si l'individu n'avait à sa disposition l'habitude, «paratonnerre de son existence», ou encore «l'ancre qui enchaîne le chien à son vomit» (!) ; génératrice d'ennui, elle nous protège des cruautés de la réalité tout en nous privant de ses enchantements.

Ces derniers sont accessibles par le seul truchement de la mémoire involontaire; or, comme son nom le suggère, elle échappe totalement au contrôle de l'intellect, à la volonté du sujet qui ne peut décider d'y recourir. Mais lorsqu'elle choisit d'exploser, c'est la révélation, le miracle proustiens, le salut, enfin, car elle ressuscite dans une illumination l'objet et le sujet passés, morts plusieurs fois dans l'intervalle, cette fois épurés, dépouillés de la gangue de l'habitude qui masquait la réalité.

Beckett recense une douzaine de ces expériences véritablement mystiques — celle de la madeleine n'est que la plus connue —, sur lesquelles Proust fonde son œuvre et qui en constituent le leitmotiv, car dans l'instant de l'éblouissement, la mort et le temps sont abolis, et c'est alors qu'il comprend la nécessité de l'art, seul moyen pour lui de déchiffrer l'extase. (M. S.)



Pierre Enckell
L'année terrible
Agenda pessimiste
Manya, octobre 1990,
366 citations, Frs. 21.30

1^{er} janvier 1813 : «Rien fait. Souffert du rhumatisme.» (Benjamin Constant)

24 janvier 1806 : «Rien fait. Quelle vie !» (Benjamin Constant, encore !)

14 juillet 1789 : «Rien.» (Louis XVI)

1^{er} août 1937 : «Encore une fois un mois d'août affreux. Sera-t-il plus épouvantable encore que l'an passé ? On le dirait.» (David Gascoyne)

21 août 1940 : «Rien de nouveau.» (Galeazzo Ciano)

5 novembre 1865 : «Mal de dents.» (Léon Tolstoï)

25 décembre 1879 : «Déjà Noël !» (Pierre Loti)

31 décembre 1938 : «Ce fut une mauvaise année.» (Harold Nicolson)

Et voilà le travail : une année entière de déprime, de démanagements, de maux de dents, de matins glauques, de spleen bleuâtre et de petites misères flasques. De quoi rire un bon moment. Ou le cadeau à faire à votre ami dépressif que vous ne supportez plus et dont vous cherchez depuis longtemps à vous débarrasser. (V. A.)



Grand Prix du Maire de Champagnac 1990



Introduction

par l'Arbitre des Elégances de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

Mesdames, Messieurs, Champagnaciennes, Champagnaciens,

C'est d'une main tremblante que je prends la parole pour ouvrir, sous vos oreilles écarquillées, le début de l'inauguration du prologue du troisième Grand Prix du Maire de Champagnac.

Au contraire de l'opinion courante, ouvertement dissimulée sous couvert de conversations publiques tenues à demi-mots dans certains conclaves quotidiens, la récolte 1990 a été bonne.

Et, Champagnaciennes, Champagnaciens, c'est d'abord à votre zèle appliqué que nous le devons.

Tels nos édiles administrateurs, guidant d'un pied ferme le char de l'Etat sur un océan de difficultés, vous avez su, ignorant les tocsins incendiaires et les trop évidentes chausse-

trappes, donner à votre quête le meilleur de vos recherches inquisiteurs.

Car c'est sans secrets et sans détours que la Champagnacienne et le Champagnacien s'engagent chaque jour discrètement sur l'étroite autoroute de la lecture hebdomadaire, qui mène tout droit, par des sinuosités accumulées, à la perle cachée qu'enfin ils découvrent, offerte aux regards sur son lit de papier.

Vous avez su, par votre vote, entendre parmi la brume des candidats ceux qui, d'une manière générale, vous semblaient particulièrement aptes à endosser le fardeau subtil de l'honneur d'une statuette.

Champagnaciennes, Champagnaciens, je vous en félicite, je vous en remercie et j'espère que vos quêtes futures, dans l'immortel pas de la salée au sucre, sauront rester fructifères.

Mesdames et Messieurs de l'assistance publique,

Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Je serai bref.

Le Champagnacisme se porte bien, bien que mieux et mieux que bien.

Nous voulons voir une preuve de son emprise croissante dans le fait que le quotidien *24 Heures*, rebaptisé *Le Grand Forum des Vodois*, s'oriente de plus en plus vers le champagnacisme total, multipliant pages locales, suppléments photographiques et déclarations d'intention pour mieux s'enfoncer dans le terroir et par là atteindre cette lumière de l'universel que Ramuz avait rencontré ce fameux matin où le soleil n'était pas revenu.

Mais, malgré ces tentatives de la concurrence, c'est tout d'abord dans le Grand Prix du Maire de Champagnac qu'est le vrai champagnacisme. Chaque année les candidats se font plus nombreux: 24 pionniers en 1988, 33 courageux en 1989, ils sont cette fois 39, numérotés de 1 à 40, pour éviter le numéro 37, bien connu pour ses effets maléfiques.

4 femmes, 32 hommes, un chanoine ont jeté leur message telle une bouteille à la mer dans le désert impitoyable de la compétition oratoire. Dans les candidatures collectives, moins prestigieuses, on note la présence du Cercle libéral lausannois, du secrétaire municipal de La Tour-de-Peilz et de l'association romande des pharmacies. Deux authenti-



ques amateurs, un lecteur de la *Gazette de Lausanne* et un municipal des Eaux d'un village du Jorat, se sont glissés dans le peloton fermé des professionnels. Deux militaires concouraient officiellement, mais on soupçonne qu'ils étaient plus nombreux, habilement grimés par d'autres casquettes. En vrac citons encore 11 journalistes, trois pasteurs et un religieux. Malgré l'éternel candidat trotskyste, on note encore cette année une écrasante suprématie des radicaux, surtout vaudois, qui raflent 8 nominations.

Cette domination radicale ne laisse pas d'étonner l'observateur objectif. De longues et durables recherches nous permettent d'affirmer qu'elle est le fruit prolifique et généreux d'un très long entraînement. En effet, en 1837 déjà, Henri Druey, qui est au radicalisme vaudois ce qu'Alfred Jarry est à la "Pataphysique", disait: «Mais Monsieur Vinet ne serait pas Monsieur Vinet s'il n'était pas Monsieur Vinet.» (BCU département des manuscrits, cote IS 3441). Etonnez-vous donc qu'avec plus de 150 ans de pratique, les radicaux vaudois dominent si largement!

Ce fut une bonne année champagnacienne donc. Rappelons que la cuvée 1988 poursuit sa maturation: Adolf Ogi, Champagnac d'Or 1988, poursuit une activité secondaire de Conseiller fédéral. Paul-René Martin, Champagnac d'Argent 1988 aurait, selon certaines sources, publié un recueil de poésie. Bernard Nicod, très mérité Champagnac d'Argent 1989, s'est définitivement tournée vers l'art consulaire et représente dorénavant toutes les républiques bananières qui lui en font la demande. Et Jean-François Leuba, Champagnac d'Or 1989, se retire petit à petit de la politique, ayant enfin compris que son véritable talent se situe dans la philosophie de l'être et du non-être.

L'ampleur croissante du champagnacisme va contraindre les jurés à plus de sévérité dans la sélection des citations. Déjà des rumeurs mal-intentionnées circulent, colportant que Jacques Chessex, déclaré une fois pour toute candidat hors classe, aurait concouru au Grand Prix sous divers pseudonymes, dont celui dont il abuse dans *24 Heures*.

Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, trois diplômes

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champagnac 1990

Candidat	Voix Prix
Ph. Pidoux	23 Or
B. Galland	21 Argent
J.-Cl. de Haller	18 Honorable
A. Fiaux	13 Espoir
Cl. Roux	13 Bien
J.-P. Delamuraz	10
M. Blanc	9
P. Cevey	8
G. Salem	7
F. Perret	6
Ch. Kauter	6
P. Ducotterd	5
Ch.-A. Udry	5
G. Pont	5
H. Siegenthaler	4
J.-F. Rebeaud	4
D. Brélaz	4
J.-P. Gaillard	3
W. Heinzer	3
J.-J. Demartines	3
J.-L. Kuffer	2
G. Aubry	2
J.-Ph. Iberg	2
J. Mauler	2
R. Ducret	2
O. Delacrétaz	2
Ch. Burrus	1
N. Eschmann	1
F. Jaumin	1
Secr. mun. de La Tour-de-Peilz	1
Votes valables	186
Votes blancs	0
Votes exprimés	186
Votants	93
Fait à Lausanne, le 9 décembre 1990	

et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner dans le plâtre l'élan champagnacien.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous donner les résultats du grand prix 1990.

Vive l'art oratoire, vive le Champagnac, vive le grand prix 1991!



(Publicité)

Vous allez regretter ses écrits hebdomadaires, Vous voulez vous préparer à ses écrits quotidiens, Vous voulez savoir ce qu'il aurait écrit le jour de votre naissance, de votre anniversaire...



Achetez donc LogoMachine™ Machine à rédiger les éditoriaux de Jacques Pilet

Ce programme, basé sur les théories linguistiques et contextuelles les plus modernes, corroboré par un algorithme exclusif d'extrapolation historique-hystérique, permet de produire tous ses éditoriaux potentiels pour tous les jours du vingtième siècle.

Une disquette 3,5 pouces, pour tout Macintosh doté d'au moins un mégaoctet de mémoire vive, au prix exceptionnel de Frs 20.-

Editorial du Mardi 28 février 2017
Ainsi moi-même

Nous sommes déjà 24 ans après l'unification européenne. Il est significatif qu'en Amérique latine on tarde à prendre le grand virage. Et c'est très bien ainsi. Tout cela a été dit cent fois, et par des voix plus autorisées que la nôtre. Pour enfin agir et non plus seulement réagir. Agissons: les belles promesses ne suffisent plus.

La Suisse prend des coups de tous côtés et ne bronche pas. Un autre événement ajoute à notre tristesse civique. Et à Berne, la ruche du palais bourdonne dans la confusion. De vastes concertations internationales sont en cours, et la Confédération a besoin d'une compétence claire pour faire entendre notre voix. La Suisse a aussi de quoi se poser quelques questions. La Suisse est prise dans la mêlée.

Le monde occidental redécouvre une réalité trop vite oubliée. Ou alors, soyons francs. Le piège est pervers. Le drame pèse sur chacun, bien sûr. Signalons en passant que l'éditeur Ringier n'a évidemment aucune part dans cette opération. Et le citoyen, une fois de plus, se trouve dépassé par cet interminable dialogue de sourds.

Le scandaleux suspense n'en finit donc pas. Mais dans les faits, où en est-on? Au fil des ans et de ses altermoiements européens, la Suisse commence à manifester un syndrome de l'enfermement.

JACQUES PILET

Commande de exemplaires de LogoMachine™

Nom :

Adresse :

A envoyer à La Distinction, département logiciels, case postale 204, 1000 Lausanne 9. Ou verser directement Frs 20.- au CCP 10-22094-5, La Distinction, mention «LogoMachine»



J.-C. de Haller, secrétaire général du département vaudois de Justice et Police, recevant sa mention

Extraits de notre abondant courrier

«Monsieur, je reçois aujourd'hui votre invitation pour samedi. Je regrette de ne pouvoir l'accepter, car je serai à cheval. (...)

Philippe Pidoux, Conseiller d'Etat, Conseiller national

«(...) Je me rends compte, un peu tardivement, qu'en ajoutant à ma déclaration: "et les FFS pour la Suisse italienne"... j'aurais pu risquer l'obtention du Champagnac d'Or. J'essaierai de faire mieux la prochaine fois. (...)

Claude Roux, directeur général des Chemins de Fer Fédéraux suisses